

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Firmin

Louis-Philippe Hébert

Volume 12, numéro 2, mars-avril 1970

Dictionnaire politique et culturel du québec (2)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29704ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, L.-P. (1970). Firmin. *Liberté*, 12(2), 47–52.

Firmin

Je perds toujours mes domestiques peu de temps après m'être habitué à leurs services. Je suis pourtant un maître relativement peu exigeant, sans doute pas assez. Ce jour-là, j'avais placé une petite annonce dans un quotidien de la ville voisine et je méditais amèrement sur les possibilités de trouver quelqu'un qui fit mon affaire, et pour longtemps. La nuit tombée, mon salon et moi étions dans un tel état de délabrement que j'aurais engagé le premier venu. Firmin fut le premier et le seul à se présenter. Uniquement par curiosité, je lui demandai de me décliner ses références et qualités ; à la dernière, je ne pus m'empêcher de rougir : Firmin avait été dressé par son ancienne maîtresse à aboyer. Mais je n'y fis guère attention, lui non plus d'ailleurs, par courtoisie, pensai-je. Je n'avais pas le choix ; je ne voulais pas demeurer seul une nuit de plus. Il entra donc à mon service aussitôt. Le lendemain, déjà, je pouvais affirmer, sans crainte de faire erreur, et comme il m'était apparu lors de notre première rencontre, que Firmin était de loin le meilleur domestique que ma maison ait connu. Il remplissait ses devoirs ménagers

comme s'il avait été dans une église, avec une ferveur toute pleine de silence et de grâce, et les quelques visiteurs que je reçus à ce moment-là me comblèrent d'éloges sur son compte.

La vieille demeure paternelle reprenait à sa présence peu à peu sa prestigieuse allure ancestrale. Pourtant, dans chaque chambre réouverte à la lumière du jour, on décelait la touche d'une âme sensible et délicate posée, semblait-il, par un homme robuste que le dur travail n'effrayait pas. Or la nature m'a affligé, dès mon plus jeune âge, d'un caractère mélancolique et paresseux, et la vue continuelle de cet être actif et peu bavard, si elle m'avait redonné de l'ardeur au début, me devenait de plus en plus insupportable, comme si chacun de ses gestes avait été un reproche subtil à mon désœuvrement. Le contraste entre nos deux vies me rendait morose et finit par m'accabler. Bientôt je m'occupais à une tâche bien précise, celle de retarder sa progression d'ordre et de beauté dans la maison, par une attitude volontairement désinvolte ; il m'arriva même de démolir certaines choses précieuses, comme un vase de porcelaine rare ou une horloge antique, pour qu'il passe des jours à les réparer. Mais rien ne paraissait l'arrêter, au moins suffisamment pour m'accorder un répit. Il faut dire qu'il déployait beaucoup plus d'énergie à occupations, qui lui étaient naturelles, que moi à celles que je m'imposais.

A la fin, je changeais de pièce avant qu'il n'entre. Je le redoutais et je le fuyais. Mais ma conduite, pour bizarre qu'elle fût, le laissait indifférent. Il avait la calme certitude du devoir accompli. Je m'enfermai, de désespoir, dans une partie de la maison qu'il n'avait pas encore « visitée ». Là, à l'aise dans la pénombre et les toiles d'araignées, je préparais l'obstacle définitif à son invasion, et, lorsque la poussière des vitres filtrait les premières apparitions pâles du soleil, un sommeil lourd m'emportait, épuisé.

Un soir de grande tristesse, comme je ne savais plus quoi détruire pour seulement distraire ma rancœur, j'eus, à ma honte, le désir d'entendre Firmin aboyer ; je crus que le repos dissiperait cette folie, mais l'insomnie me guettait. Le lendemain matin, c'était encore une idée vague, floue, à peine plus qu'une intuition morbide que je repoussais mollement, mais

durant le jour, elle se définissait plus nette et précise, si bien qu'au soir elle était devenue une exacte nécessité. Comme il accourait à mes appels, toujours correct quoique un peu confus par ce labyrinthe de désordre qu'il découvrait pour la première fois, l'incertitude me gagnait. Je ne savais comment aborder la chose, et soudain je me demandai s'il n'avait pas dit *cela* par plaisanterie. Était-ce possible qu'un homme d'aussi noble apparence se prêle à un tel jeu ?

Je repris du courage en me rappelant son dévouement sans borne. Il me devança. Avec son tact habituel, il devina mes intentions et proposa lui-même l'ordre que j'allais lui donner. Domestique obéissant, il se plia volontiers à mon caprice. Ah, voir Firmin, ce grand bonhomme aux épaules larges et la figure sérieuse, aboyer sans bouger un muscle de son visage, et entendre les modulations suaves qui sortaient de sa gorge, dégageait une impression de volupté qui me rassurait et calmait mes plus profondes angoisses ; là où je croyais devoir trouver une forme d'amusement maladif, j'ai découvert la paix. Je m'endormis de bonheur ; il me laissa discrètement à mon repos.

Au déjeuner, son silence était le même ; il ne fut pas question, ni par un geste ni par un regard, de notre curieux divertissement. Aussi, chaque fois que la tristesse s'emparait de moi, et le plus souvent sans que je le lui demande, Firmin aboyait. Bientôt tous les soirs, sans raison particulière sauf mon plaisir, douillettement enveloppé dans mes draps, je le convoquais à ma chambre et je l'écoutait jusqu'à m'endormir, enfin apaisé. Oh, ce *ouaf* assuré, d'un ton grave, qui montait de ses poumons et descendait dans mon oreille, comme une chaleur molle et satisfaisante...

Peu de temps après, j'exigeais de Firmin qu'il se concentre sur son talent. Je le déchargeais progressivement de toutes corvées ménagères, dont je m'occupais moi-même à ma grande stupéfaction, pour lui permettre de pratiquer plus à son aise ses aboiements. Il y devenait de plus en plus habile ; il ne restait plus rien d'animal dans son chant, c'était plutôt une douce musique, un charme dans son sens magique. Ainsi, pour

ne plus être incommodé par sa présence laborieuse, il m'avait suffi de déplacer ses énergies, de les guider vers cette formidable activité qui avait le pouvoir de me stimuler ; j'avais donc, sur un coup de tête, trouvé la double solution à mon problème.

Cette situation durait déjà depuis des mois, et ma propriété avait presque atteint son apogée de splendeur, en même temps que le chant de Firmin, quand j'eus à nouveau des visiteurs. Ils me surprirent dans mes travaux quotidiens et me félicitèrent avec vigueur sur l'entretien impeccable de la maison ; j'étais le seul, prétendaient-ils, à avoir assez de fortune pour me payer un domestique, et à m'en abstenir par goût ou par fantaisie. Sur le coup, je ne les détrompai pas. Je pensais à autre chose, et je ne savais si je devais me réjouir de leur arrivée... Serais-je obligé de me passer des bons offices de mon virtuose ce soir-là ? Je ne pouvais m'y résoudre.

J'hésitai longuement, mais à la fin je ne pus résister à la tentation de les faire assister à ce spectacle merveilleux, et surtout d'y assister moi-même. Alors que j'appréciais la performance de Firmin — car, je le savais maintenant, c'est devant un public que sa voix prenait sa véritable dimension —, ils s'enfuyaient dégoûtés en criant pour couvrir le chant de Firmin. Pour la première fois, je me sentis coupable envers mon domestique, et comme je me dirigeais vers lui pour le consoler, il me fit comprendre par une attitude hautaine qu'il n'avait aucune honte. A l'avenir, pour éviter ce genre d'incident qui, pensai-je finirait par vexer Firmin, je n'invitai plus personne, et finalement je condamnai ma porte.

Dès lors, sûr de ne plus être dérangé, il consacra toutes ses journées à la maîtrise de son art. De la cuisine, où je préparais les repas, je pouvais l'entendre et plus d'une fois je m'interrompais. J'avancais lentement dans les corridors, hypnotisé vers ce qu'il avait appelé, au cours d'une de ses rares confidences, *ses sons* ; en silence je gravissais les escaliers, et devant la porte de la salle où il travaillait, je me couchais empli de bonheur. S'il devinait ma présence, il se taisait aussitôt ; et je devais redescendre, tête basse, recommencer plus tard le

même manège. Des pensées confuses me hantaient, il me fallait me coucher à nouveau près de sa voix . . . Si, par malheur, il me surprenait dans cette position, il refermait la porte comme s'il ne m'avait pas vu, comme s'il avait oublié quelque chose à l'intérieur.

Je compris vite qu'il détestait être espionné lorsqu'il se livrait à son art ; que je ne devais rien savoir de ces pratiques où il corrigeait ses défauts, où il inventait de nouvelles subtilités ; que je n'avais droit qu'à la version définitive, parfaite, et que je devais m'en contenter, de cette perfection. Mais son chant — était-ce vraiment un aboiement ? je le croyais au début, maintenant je le soupçonnais d'en écrire des partitions sur papier, de tenir secrètes certaines oeuvres « trop fortes » pour mes oreilles ou que je n'aurais pu, par ignorance, goûter pleinement —, son chant était devenu presque inhumain, et s'il m'apportait de plus en plus de jouissance, de cette jouissance pure et nette, j'aurais quand même aimé qu'il comportât certaines erreurs, ou au moins pouvoir suivre en cachette son évolution. Peut-être, pensais-je par dépit, était-ce le talent caché de tout domestique ? je songeai même à le remplacer par quelqu'un de plus conciliant. Mais je n'osais le congédier. En fait, quand il chantait je fermais les yeux de peur qu'il ne devine mon attachement.

Après une journée où je l'avais poursuivi partout dans la maison, pour me faire pardonner je lui accordai une permission d'aller en ville particulièrement généreuse il les détestait ! Je croyais que de la ville, comme cela s'était déjà produit, il rapporterait quelques spécimens nouveaux d'aboiement. Le soir arrivé, je l'attendis en vain. Avait-il retardé son retour pour m'exciter par l'attente ? pour doubler mon plaisir ? pour me punir ?

Un mois passa ; il n'avait toujours pas donné signe de vie. Je ne pouvais me persuader qu'il ne reviendrait plus. Mort ? un tel génie est immortel n'est-ce pas ? Sans doute désirait-il se perfectionner loin de ma présence qui l'agaçait . . . Il reviendrait bientôt plus sublime encore. La gloire ? oui, c'est cela ; je lisais tous les journaux, j'écoutais les infor-

mations à la radio ; j'étais convaincu qu'il s'était libéré de moi — temporairement — pour tenter sa chance dans quelque théâtre. J'étais conscient qu'un tel événement, s'il se produisait, révolutionnerait le monde artistique ; il attirerait les foules. Tous les gens qui ont reçu mon éducation se déplaceraient pour l'entendre, et moi, je pourrais le suivre d'une tournée à l'autre, de succès en triomphe, observateur anonyme et ému venu entendre ce chant qui lui était devenu nécessaire... Nulle trace. Je me résolus même, moi qui les détestais, à fréquenter les nobles du pays, chez qui il aurait pu continuer d'exercer son premier métier, bien humblement, et oublier la tâche fastidieuse que je lui imposais, peut-être.

Dans ces réunions mondaines, où des gens bien habillés traitent ordinairement de tous les sujets les plus frivoles, je les questionnais sans arrêt sur leur domestique, ce qui les surprenait, mais pas plus que, lorsque l'un d'eux semblait correspondre au signalement de Firmin, je leur parlais d'aboiement.

Je me fis vite remarquer ; tous me croyaient fou ou me prenaient pour un original dont la vulgarité les choquait. Je ne pus continuer mes recherches : on me fuyait. Je rentrai chez moi et, petit à petit, je sombrai dans la pire mélancolie.

Je tentai un dernier effort pour le retrouver ; je plaçai des annonces dans tous les journaux du pays, souvent sous de faux noms pour le tromper ; chaque jour, en différents endroits, j'avais une liste interminable d'entrevues avec des domestiques. Nul n'aboyait correctement, quand il ne me riait pas au nez. Je me résignais.

Pourtant sa disparition, si subite, me semble encore incompréhensible. Depuis ce temps, j'ai une collection de chiens remarquable. Mais aucun d'eux ne peut égaler la mélodie de Firmin si ce n'est quand je leur tranche la gorge.